DES **Nº 439.**

MAUVAISES NOURRICES.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 18 *décembre* 1837, *pour obtenir le grade de Docteur en Médecine;*

Par ÉLIE-MARTIN LABRUNIE, de Chapelle, près Martel (Lot),

Élève des hôpitaux et hospices civils de Paris.

Optima nutrix, optimus infans.

PARIS.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Cᵉ,

IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.

1837.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, DOYEN.	MM.
Anatomie	BRESCHET.
Physiologie	BÉRARD (aîné).
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	....
Hygiène	....
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. GERDY.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. ANDRAL.
Anatomie pathologique	CRUVEILHIER.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	....
Médecine légale	ADELON.
Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. BOUILLAUD. CHOMEL. ROSTAN.
Clinique chirurgicale	JULES CLOQUET. SANSON (aîné). ROUX. VELPEAU, Président.
Clinique d'accouchements	DUBOIS (PAUL).

Agrégés en exercice.

MM. BÉRARD (AUGUSTE).
BOUCHARDAT.
BOYER (PHILIPPE).
BROUSSAIS (CASIMIR).
BUSSY, Examinateur.
DALMAS, Examinateur.
DANYAU.
DUBOIS (FRÉDÉRIC).
GUÉRARD.
GUILLOT.

MM. JOBERT.
LAUGIER.
LESUEUR.
MÉNIÈRE.
MICHON, Examinateur.
MONOD.
REQUIN.
ROBERT.
ROYER-COLLARD.
VIDAL.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE.

AU MEILLEUR DES PÈRES.

Tout mon dévouement, toute ma tendresse.

A MES SŒURS.

Mon amitié.

ET TOI, MA VÉNÉRABLE GRAND'MÈRE,

Reçois, dans ce moment solennel de ma vie, toute ma reconnaissance pour les soins bienveillants dont tu entouras mes jeunes années ; puissé-je, désormais, consacrer le fruit d'études bien sérieuses, au bonheur de ta vieillesse.

E.-M. LABRUNIE.

A M. FALRET,

Médecin de l'hospice de la Salpêtrière, Membre de l'Académie royale de Médecine,
de la Légion d'honneur, etc.

Son Élève reconnaissant.

E.-M. LABRUNIE.

DES

MAUVAISES NOURRICES.

Le plus beau moment de la vie d'une femme est accompli !!! Elle est mère ! Quels soins réclame son enfant ?

Semblable aux autres animaux, le lait de sa mère sera-t-il son premier aliment ? Victime de malheurs qui enchaînent la tendresse, et plus souvent, peut-être, de ce qu'on nomme exigences sociales, n'aura-t-il, malgré ses cris, qu'un sein mercenaire !!! Je n'aborderai point ici l'intéressante question que l'éloquence de Rousseau a tant fait étudier; une mère, selon moi, ne doit son lait à son enfant, que lorsqu'il peut lui fournir la force et la santé, lorsque l'allaitement n'est point dangereux pour elle. Convaincu, malgré ma profonde admiration pour l'illustre philosophe de Genève, que les conseils d'un médecin consciencieux et éclairé peuvent être alors d'une utilité puissante, j'examinerai médicalement les circonstances favorables ou nuisibles à une nourrice et à son élève. Décrire toutes les maladies qui rendent une nourrice dangereuse, exigerait une revue de presque toute la pathologie de la femme; un pareil travail réclame une plume plus savante que la mienne, dont tous les efforts, d'ailleurs, succomberaient devant l'espace et le temps; aussi, l'énumération, parmi ces maladies, des plus saillantes et des plus graves, indiquer ensuite les conditions qui me semblent les meilleures, telles seront les limites de mon sujet.

L'état des organes sécréteurs du lait mérite, avant tout, un examen sérieux : le mamelon ne sera ni double, ni contourné sur lui-même; trop gros et trop long, il ne pourrait convenir qu'à un enfant dont la langue, trop allongée, réclamerait des soins pour la faire rentrer ; trop

court, le nourisson n'exercerait que faiblement la succion. Des tumeurs enkystées, un squirre étendu ou circonscrit, un abcès, un simple engorgement inflammatoire, seront bientôt reconnus sur l'organe mammaire. La disparition de ces tumeurs est indispensable pour l'allaitement; car, le lait d'un sein qui aurait abcédé peut contenir du pus: M. Donné en a trouvé, dans ces circonstances, chez des nourrices et chez des vaches; M. le professeur Dubois a vu survenir aux nourrissons qui ont pris le lait d'un sein enflammé, des érysipèles, des abcès gangréneux, particulièrement au scrotum, et même la mort. Trop volumineux, le sein donne un lait épais, d'une digestion difficile; que la graisse qui cause cet excès de volume comprime la glande et l'atrophie, la sécrétion, comme dans l'atrophie, est alors fort peu abondante. La diminution ou l'absence de lait dans des glandes de volume convenable, peut tenir encore à l'oblitération, ou à l'absence des conduits excréteurs de ce liquide; d'autres fois, ces canaux sont enflammés, et cette inflammation, qui devient facilement chronique, envahit l'auréole, et produit ces ulcérations superficielles qu'Astruc nommait à tort cancer bénin. Ces crevasses ont aussi quelquefois pour cause l'impression d'un air froid, des succions douloureuses trop souvent répétées; elles exigent ou la cessation momentanée de l'allaitement, ou l'emploi de mamelons en caoutchouc, sous peine de les voir s'accroître et même déterminer la chute du mamelon. De ce qu'un médecin, en présence d'une femme, qui s'offrirait pour nourrice, ne verrait point le lait jaillir de son sein, malgré ses efforts pour l'obtenir, devrait-il en conclure à l'absence du lait? Assurément non. Le spasme peut très-bien causer ce phénomène. Ne voit-on pas souvent des animaux dont une main connue retire un lait abondant, n'en pas donner une goutte, malgré tous les soins d'une personne étrangère? Chaque jour nous voyons dans les hôpitaux, des malades dont les fonctions urinaires sont en parfait état, ne pas pouvoir uriner en présence du chirurgien. N'arrive-t-il pas à un grand nombre d'hommes d'avoir, malgré leur volonté, cette excrétion suspendue, si, à l'instant où ils vont uriner, quelque impression inespérée vient les frapper? De même notre pré-

sence, une émotion quelconque, peuvent produire un spasme semblable des glandes lactifères. Souvent, néanmoins, l'agalactie est réelle; l'excès contraire inspirera aussi de la défiance; des glandes flasques et molles sécrètent parfois en abondance. Haller a vu des femmes qui donnaient deux et trois livres de lait, en sus de celui que consommait le nourrisson; cela s'observe surtout dans les premiers mois qui suivent l'accouchement, et si cette galactirrhée se prolonge, l'épuisement de la mère amène bientôt celui de l'enfant; les succions qu'on exerce pour la tarir, l'accroissent sans cesse; la séparation momentanée du nourrisson, un régime fortifiant, la diminueront bientôt.

Apprécier les qualités du lait, lorsque la sécrétion s'en fait bien, n'était pas, il y a six mois, une chose fort aisée. La trace blanchâtre que laisse sur un corps poli, l'ongle, par exemple, une goutte qu'on y verse, le résidu que Boisson veut qu'il donne à l'évaporation, et qui paraît l'avoir conduit à affirmer (*Mémoires de la Société royale de médecine*) qu'il augmente de qualités jusqu'au douzième mois, toutes ces expériences tombent devant un nourrisson chétif; s'il est plein de santé, elles sont insignifiantes. Nous aurions dit, alors, qu'un sein de médiocre volume, de fermeté passable, sillonné de veines bleuâtres, donnera un bon lait, s'il n'a que quatre, cinq, ou six mois; et quoiqu'on ait vu des femmes allaiter successivement plusieurs enfants pendant quatre, cinq et même sept ans, sans mauvais résultat pour elles et pour leurs élèves, nous aurions dit, et nous croyons encore, que ces faits seront toujours une rare exception, et qu'une femme accouchée depuis un an, ne serait pas une très-bonne nourrice. Aujourd'hui nous devons aux nouvelles recherches de M. Donné des caractères d'une autre importance; résumons-les: Le bon lait ne commence à se débarrasser de ses éléments primitifs que six ou dix jours après l'accouchement; les principes du colostrum ne disparaissent que vers la fin du premier mois. D'un beau blanc, d'une limpidité parfaite, alcalin, sans mélange de corps étrangers, le bon lait contient des globules isolés, d'un volume variable, selon les femmes qui l'ont fourni; ces globules sont solubles dans l'éther, et ne se dissolvent que difficilement dans les dissolutions alca-

lines. Le colostrum, au contraire, n'a que des globules agglomérés par une matière muqueuse et filante; il contient, en outre, des corps particuliers que M. Donné nomme corps granuleux; traité par l'ammoniaque, il se prend en masses glaireuses. Ces caractères sont majeurs pour le sujet que je traite, car le lait dans lequel le microscope et les réactifs montreraient les principes du colostrum, ne pourra être qu'incomplétement formé, ou il sera de mauvaise nature, s'il appartient à une femme accouchée depuis plus d'un mois. Une observation faite, l'an dernier, à la clinique d'accouchement, doit inspirer de la défiance sur les propriétés d'un lait qui offrirait ces caractères. Une femme, dont on avait ainsi essayé le lait, avait un nourrisson chétif, qui succomba quelques semaines après sa naissance; quelques années auparavant, cette même femme avait également perdu, à cinq mois, l'enfant qu'elle nourrissait. Les recherches de M. Donné nous feront encore reconnaître approximativement la richesse du lait qu'on nous présente, car les globules sont plus gros et plus nombreux dans un lait riche que dans un lait pauvre. Les parties solides, les principes nutritifs, dans le lait, sont plus abondants au commencement qu'à la fin de la traite : les globules vont en augmentant de volume, à mesure qu'on s'éloigne de l'époque de l'accouchement; mais, comme leur grosseur varie, ils ne peuvent pas servir à déterminer l'âge du lait; on saura seulement que la pauvreté de ce liquide, si, du reste, la femme est bien portante, indique qu'il est déjà vieux, car M. Pelligot a prouvé qu'il s'appauvrit par son séjour dans les mamelles : il est d'autant moins riche que le sevrage a duré plus longtemps, et on a vu l'allaitement, après le sevrage, produire des aphthes, l'éclampsie, et même la mort du nourrisson, Toutes ces données seront d'une utilité, d'une application journalière, dans le choix d'une nourrice. Une primipare, dont l'enfant serait né avant terme, n'offrirait pas non plus des conditions excellentes.

La sympathie qui unit l'utérus aux mamelles fera sévèrement apprécier l'état de cet organe; la menstruation ne serait un motif d'exclusion qu'autant que le lait serait trop séreux. Je ne pense pas que le sang des règles influe directement sur le lait de la nourrice, pas

plus que son odeur sur un lait étranger; et quand Pline a dit que cette odeur pourrait le décomposer, il n'aura pas tenu compte, sans doute, de quelque influence inaperçue; je ne m'explique pas autrement l'assertion du célèbre naturaliste.

Une grossesse confirmée est, en général, une circonstance fâcheuse; Van-Swieten, cependant, a vu une femme enceinte et réglée n'abandonner son nourrisson que pour lui substituer son nouveau-né; Camérarius en cite une autre dont l'élève ne se dégoûta du sein que quatre mois avant la naissance de deux jumeaux.

Un accouchement laborieux a souvent pour suite des fistules urinaires ou d'autres maladies graves; l'atmosphère urineuse que répandrait une nourrice ainsi affectée ne serait pas sans inconvénients pour son élève. Diverses maladies de l'utérus, les polypes, par les hémorrhagies fréquentes qu'ils peuvent déterminer, le carcinome, les hémorrhagies elles-mêmes, dépendantes d'une autre cause difficilement appréciable, me paraissent mettre une femme sous l'imminence d'assez grands dangers pour compromettre les besoins d'un nourrisson. Que fournirait un corps ex-sangue à des organes sécréteurs? Que puiserait un enfant sur un sein desséché? Des leucorrhées intarissables, symptôme avant-coureur de ces maux, une constitution ruinée qui en est l'effet, suffiront toujours à la proscription. J'en frapperais aussi la chlorotique, dont tous les caprices ne sauraient concourir à la sécrétion d'un bon lait. Quelle frayeur n'inspirera pas une nourrice hystérique! Les causes du mal, le mal lui-même, quelque indéfini qu'il soit, ses manifestations, me feront toujours refuser à ces femmes le plaisir de compléter de bonheur d'être mère; elles-mêmes, quelle que soit leur tendresse, quelques soins, quelque vigilance qu'elles se promettent, pourront-elles songer, sans effroi, à une attaque violente et subite? Le danger, la mort, peut-être, seraient inhérents à l'enfant dans leurs bras!

Si l'hystérie entraîne proscription lorsqu'il s'agit d'allaitement, que dirai-je de l'épilepsie? Assurément, un grand nombre de femmes qui

en sont atteintes seraient d'excellentes mères : une infirmière du service auquel j'étais attaché à la Salpétrière, m'a dit souvent qu'il n'avait manqué au bonheur de sa jeunesse que celui d'être mère; toute sa vie elle a désiré une petite fille. Certes, les soins les plus dévoués n'eussent pas manqué à ce tendre objet de ses vœux; mais, de bonne foi, pourrait-on lui abandonner, sans crainte, la surveillance d'un nourrisson? Ses attaques, cependant, sont assez rares, précédées même d'une sorte de prodrome; elle pâlit, s'affaisse, frissonne, et se sent bientôt portée au-dessus des nuages où elle se perd; alors les convulsions arrivent, l'attaque est complète, et plus rien de ce qui suit cette sensation ne se retrace à sa mémoire. Que deviendrait un enfant pendant cet étrange voyage? Une autre tombe comme frappée de la foudre, et manifeste son mal par des convulsions des membres. Les mâchoires déchirent presque toujours la langue dans leurs mouvements; souvent un sommeil stertoreux succède; d'autres fois, plusieurs attaques successives, qu'un instant à peine perceptible sépare, forment un accès d'assez longue durée; ordinairement, le jour qui suit est signalé par une faiblesse, un abattement marqués. Qu'est-il réservé au nourrisson pendant tous ces moments impossibles à prévoir? Quel lait sucera-t-il s'il échappe à tous ces dangers? Deyeux et Parmentier ont vu une nourrice dont le lait, après une attaque de nerfs, ressemblait à du blanc d'œuf, et reprenait sa consistance et son aspect en un jour, pour être encore visqueux à la prochaine attaque. Ne sait-on pas que le lait d'une nourrice colère et effrayée, cause des convulsions aux enfants qui le prennent? Le tétanos même a été observé à la suite d'un mauvais lait. Ettmuler ne nous apprend-il pas qu'un jeune chien a eu une attaque d'épilepsie quelques minutes après avoir sucé le lait d'une nourrice frappée de terreur? Mahon, dans l'*Encyclopédie*, nous dit encore que l'altération du lait, consécutive aux émotions d'une nourrice trop impressionnable, a causé des déjections cholériformes au nourrisson. Nous pourrions opposer à cette assertion celle de M. Mitivié, qui a écrit dans la *Gazette médicale* (vol. III, n° 87), que le lait de nourrices cholériques n'a pas donné le choléra aux nourrissons; il n'en

est pas moins démontré pour moi qu'une épileptique sera toujours une nourrrice dangereuse. Penserait-on, sans alarmes, à l'avenir d'un enfant qui aurait sucé son lait? Je ne puis point ici discuter l'hérédité, la contagion d'un mal plus fort que nos remèdes! Ses atroces symptômes, leur fréquence, le péril qu'il attache aux jours de ses victimes, troublent sans cesse la sécurité des familles qu'il a frappées! Je ne songerais pas sans crainte à la vie d'un enfant dont le premier soutien peut léguer un si funeste héritage.

L'hémoptysie, quelquefois légère, et accident passager mais plus souvent le symptôme de désorganisations profondes, surtout quand la toux et des sueurs nocturnes l'accompagnent, sera pour moi d'une extrême gravité. Combien n'accélérerait pas sa fin, une tuberculeuse qui s'obstinerait à nourrir, et qu'ils sont chétifs les pauvres enfants qui n'ont que de pareilles nourrices!!! Il n'y a pas longtemps encore, qu'une jeune portière de l'hôtel que j'habitais, nourrice de son premier enfant depuis trois mois, voyait, chaque jour, malgré bien des soins, sa santé dépérir, et son nourrisson marcher, comme elle, vers un amaigrissement extrême; elle m'en demandait la cause et le remède : une petite toux sèche, quelques sueurs nocturnes, et une respiration un peu dure, sous une des clavicules, m'expliquèrent bientôt le mystère ; j'imposai pour condition essentielle de santé, de vie même, pour la mère et pour l'enfant, une séparation prompte et complète. Aujourd'hui, l'enfant, qui a eu une bonne nourrice, est fort et bien portant, la mère a repris de l'embonpoint, mais elle me paraît toujours sous l'imminence d'une affection grave. Qui ne sait, en effet, que les moindres causes d'épuisement hâtent la marche des phthisies! Que le tubercule soit un produit de sécrétion ou une production accidentelle, qu'il soit simplement une dégénérescence d'un ou de plusieurs des tissus qui forment le parenchyme pulmonaire, peu m'importe ici cette question; je sais seulement, et je sais bien, que son développement inflige à l'organisme un travail tellement singulier, que toute l'économie paye son tribut pour sa formation ; chaque organe maigrit pour lui; chaque sécrétion semble ne devoir qu'à lui seul les éléments que la nature

réservait à d'autres besoins. Le lait, comme tous les liquides analogues, subit la terrible loi de cet ennemi qui tue! Et qui m'a dit encore qu'il ne charriait pas, dans ses faibles restes, les germes du mal qui l'appauvrit? Paris, chaque année, engloutit des phthisiques nombreux; la plus grande fréquence de cette maladie, dans la capitale, on l'attribue à toutes les influences hygiéniques que Paris, plus que tout autre lieu, offre mauvaises et insalubres; les excès de plaisir et de peine, une atmosphère toujours infeete, des aliments qui ont la forme et le poids pour toute qualité, sont des causes assurément très-favorables au développement des tubercules. Mais, au milieu de ces aliments impurs, un surtout m'inspire de la défiance, c'est le lait; un grand nombre de vaches sont nourries au sein de Paris; chaque matin, leur lait alimente une partie des habitants, les femmes, principalement; parmi les victimes de chaque année, notre sexe est en proportion moindre que celui dont ee lait fait la principale nourriture. Eh bien, chaque année aussi, il meurt un grand nombre des animaux qui l'ont fournie, et presque toujours les tubercules ont amené leur fin. Y a-t-il, dans cette coïncidence, une relation de cause à effet? Si elle n'est point absolue, elle ne m'en paraît pas moins incontestable, et je crois qu'un enfant ne s'accommoderait pas mieux du lait d'une phthisique, que les femmes parisiennes ne s'aecommodent de celui des vaches de leurs laitières. Ne sait-on pas, d'ailleurs, que beaucoup d'enfants périssent de la dégénérescenee tuberculeuse des ganglions? Quoi de plus propre, que de pareilles nourrices, à favoriser une tendance particulière à cet âge? A l'instant où je corrige l'épreuve de ma thèse, je vois, dans le mémoire de M. Donné, qu'il a trouvé du pus dans le lait des vaches phthisiques; cette découverte, qu'on pourra probablement faire aussi dans le lait des femmes tuberculeuses, contribuera, sans doute, à dissiper l'obscurité qui enveloppe la plupart des phénomènes que je viens d'exposer; pour reconnaître des globules purulents, mêlés aux globules laiteux, on n'aurait qu'à traiter le lait, dans lequel on soupçonnerait ce mélange, par l'ammoniaque, qui dissoudrait les globules de pus, tandis que l'éther ne dissoudrait que les globules de lait.

S'il est des maladies dont la contagion se propage avec facilité de la nourrice à son élève, et de l'enfant à sa nourrice, la syphilis, assurément, tiendra le premier rang. La rapidité de sa propagation, les ravages qu'elle exerce sur les constitutions qu'elle envahit, les traces indélébiles qu'elle imprime aux tissus qu'elle a rongés, laissent à jamais le souvenir de ses fureurs.

Que deviendrait l'homme dont les premiers jours la recevraient pour appui? Que deviendrait la nourrice dont les premiers soins l'obtiendraient pour récompense? Malades, sans avoir vécu, les organes de l'enfant ne recevraient la vie que pour hâter leur mort; la nourrice porterait longtemps les traces du don qu'on lui aurait fait! Les exemples ne manquent point de ces contagions réciproques; un enfant infecté par sa mère, porte habituellement à la bouche, à l'anus ou ailleurs, des traces apparentes de la perversité des auteurs de ses jours. Une nourrice prudente ne s'abandonnera point à ses caresses sans un complet examen; bienheureuse encore, si un mal qu'elle n'a point vu, ne vient pas bientôt détromper sa confiance. La nourrice infectée cache difficilement le mal qu'elle ne craint pas de répandre; le sein, la peau, par de tacites révélations, peuvent troubler la sécurité d'une mère; si ces organes sont muets pour elle, un médecin habile les fera bientôt parler; trop souvent, hélas! la découverte est superflue! La tendresse maternelle répondit trop vite au sourire de son enfant; ils n'échangent plus qu'un baiser empoisonné !!! Certes, une syphilis récente n'offrira guère d'incertitude au praticien exercé, si les phénomènes primitifs de cette affection ont suivi leur marche ordinaire. Divers écoulements, mais surtout des chancres sur différents points, des bubons, sont alors des signes assez clairs. Si la maladie est plus ancienne, des condylômes, des rhagades, les diverses formes que la syphilis revêt sur la peau, des gommes, des exostoses, et d'autres phénomènes encore, la feront soupçonner. Mais, tous ces symptômes peuvent avoir disparu longtemps avant notre examen, et cependant la femme être sous le poids d'un mal qu'un traitement bien dirigé n'aura jamais complétement neutralisé. Sa vie passée mérite alors

la plus scrupuleuse attention. Ne voit-on pas souvent des manifestations syphilitiques venir troubler le calme de gens que plusieurs années de repos et de santé séparent de l'instant où le virus les frappa? Des symptômes, alors si légers qu'ils les fixèrent à peine, s'ils n'ont passé inaperçus, leur rendent inexplicable la maladie nouvelle, et s'ils la négligent encore, de graves conséquences peuvent en résulter. Le lait ne se ressentira-t-il pas d'une pareille infection? L'enfant n'en est-il pas menacé? Bien que l'analyse et le microscope n'aient montré à M. Donné aucune particularité dans le lait des femmes syphilitiques, peut-on ne pas craindre pour l'enfant qui les aurait pour nourrices, lors même qu'elles n'offriraient aucun symptôme extérieur? Le lait, comme tout ce qui tient à l'économie, ne peut-il pas, ne doit-il pas contenir sa part d'un germe, d'un virus assez fort pour ne produire des effets apparents, que plusieurs années après la contagion? L'observation suivante me semble confirmer une partie des réflexions qui précèdent :

Un laboureur, de vingt-huit ans, se présente à la consultation de l'hôpital Saint-Louis, le 10 juillet 1837 ; il réclame les conseils de M. Biett pour une affection crustacée du cuir chevelu ; on voit sur la tête, au milieu des cheveux très-peu altérés, un peu moins épais qu'ils ne sont habituellement, sans que cela paraisse tenir à la maladie existante, des croûtes sèches qui entourent la base des poils ; jaunâtres, saillantes en plusieurs points, elles sont squammeuses en d'autres. Les parties envahies sont peu étendues, multipliées, séparées par un tissu parfaitement sain. Plusieurs élèves croient trouver, dans cette affection, quelque analogie avec le favus. M. Biett examine attentivement et prononce, avec l'accent du doute, que le mal lui paraît de nature syphilitique. Le bon villageois, dont le calme et l'ingénuité écartaient tout soupçon de ce genre, nous montre, sans qu'on l'en prie, ses parties génitales : une large ulcération, à fond gris, sanieux, blafard, à bords élevés, taillés à pic, durs, circonscrits d'une auréole rougeâtre, occupait la partie inférieure de la verge à sa racine. Une plaque crustacée, analogue à celle du cuir chevelu, siégeait

à la partie antérieure de l'hypocondre droit, dans l'étendue d'un pouce. Cet homme nous proteste de son innocence ; il ne voit et n'a connu que sa femme, modèle de candeur et de vertu. La crainte de troubler un ménage heureux nous empêche de pousser plus loin nos investigations ; nous apprenons seulement qu'il est marié depuis six ans, qu'il a eu deux enfants, le dernier âgé de quatre ans, et qu'en 1834, sa femme fut nourrice d'un enfant de la capitale, qui avait déjà sucé, pendant trois mois, le lait d'une femme suspecte. Le corps de l'enfant, nous dit-il, était couvert de papules rosées; six mois plus tard, les premiers symptômes se montrèrent aux parties génitales du villageois; plus de doute alors, sa femme, infectée par son nourrisson, lui avait donné le mal.

Bien des maladies encore peuvent affecter la nourrice, qui la feront repousser : le rachitis, les scrofules, la gale, les dartres, le scorbut, et bien d'autres, n'exerceraient sur l'enfant que de fâcheuses influences. Des cicatrices au cou, vestiges ordinaires d'abcès, de ganglions qui ont suppuré, des inégalités, des dépressions sur divers points de la surface cutanée, l'alopécie que des teignes graves produisent, toutes ces traces d'altérations profondes seront toujours, pour moi un signal de réprobation. Je n'en dirai pas autant des stries transversales sur les dents, que Chaussier a signalées comme un indice de rachitisme ancien. S'il y a parfois du vrai dans cette assertion, les jeunes filles de la Normandie et des départements qui avoisinent la capitale, lui donnent, bien souvent, un éclatant démenti : pleines de fraîcheur et de force, ces belles édentées de vingt ans ont de superbes nourrissons.

De quelle importance ne seront pas les habitudes d'une femme ? L'imitation est le premier savoir de l'homme. Une nourrice immorale ne donnerait à son élève qu'une éducation vicieuse. Le désordre et la débauche éloigneront à jamais une femme d'un berceau. Les maladies ordinaires à l'enfance, la rougeole, la scarlatine, l'érysipèle, l'urticaire, la variole, le favus, les gourmes ou eczéma, etc., quelles causes plus favorables à leur développement, que des soins inhabiles ou in-

soucíants, des lavages trop rares, des vêtements salis! L'habitation dans les rues étroites d'une ville populeuse, une chaumière au fond d'une vallée, le voisinage d'eaux croupissantes et marécageuses, tout cela n'exhale qu'un air empesté. Le goître et le crétinisme sont-ils si fréquents dans les gorges du Valais, depuis que les nourrices se réfugient sur les montagnes? La force et le courage ne signalent-ils pas le montagnard au milieu de nos armées?........ La nourrice des campagnes sera donc toujours préférable; mais que de vigilance, que de dévouement pour écarter tout danger! M. le docteur Maigne, dans la brochure qu'il a publiée sur le choix d'une nourrice, parle d'une berceuse qui déposa sur la mousse le nourrisson qu'on lui avait confié; elle s'éloigna un instant. A son retour, l'enfant n'était plus : une couleuvre, attirée sans doute par l'odeur du lait, avait pénétré dans la bouche et le pharynx du petit malheureux et l'avait étouffé. Chaque jour, la nourrice de village court les mêmes risques ; son élève la suit aux champs; elle le dépose au pied d'un arbre, et l'enfant, sans gardien, attend que le travail soit terminé. Malgré des soins bien dirigés, le froid tue, chaque année, plusieurs enfants trouvés; il pourrait alors faire encore une victime; si ces voyages sont défendus, l'enfant, cloué dans un maillot, peut périr d'asphyxie; s'il échappe à la mort, des cris de gêne et de faim rempliront sa journée; la nuit sera-t-elle calme, auprès d'une nourrice endormie de fatigues?

Les filles mères, les femmes mariées, les nourrices sur lieux, exigeraient encore d'importantes discussions; le temps me presse, qu'il me suffise de dire qu'on peut, sans crainte, donner à un enfant une nourrice nouvelle, si la première ne l'a point satisfait. M. le professeur P. Dubois nous a rapporté, dans ses leçons, l'expérience suivante, faite plusieurs fois sur ses propres enfants : Pendant que leur mère les allaitait, trois nourrices bien portantes de la Maternité leur ont tour à tour donné le sein; il n'en est pas résulté le moindre trouble pour les petits-enfants de l'accoucheur de Marie-Louise.

J'ajouterai, en terminant, qu'une femme de vingt à trente-cinq ans, brune plutôt que blonde, à mœurs pures, d'humeur enjouée, pas

trop impressionnable, d'une santé parfaite, à gencives fermes et vermeilles, dont l'haleine n'ait rien de rebutant, aura les apparences d'une bonne nourrice ; le corset sera banni de sa toilette, ses vêtements soutiendront les seins, mais sans les comprimer ; la copulation lui sera interdite ou ne sera que peu fréquente; elle s'abstiendra le plus possible d'aliments excitants, de boissons fermentées, ne donnera le sein que quelques heures après son repas. Les désirs du nourrisson seront sa règle ; si elle était en sueur, elle attendrait pour le satisfaire; un accès de fièvre intermittente réclamerait une conduite pareille ; si le sulfate de quinine était ingéré, trois ou quatre heures la sépareraient de son élève : une femme que j'ai observée à l'Hôtel-Dieu, en juin 1836, avait donné le sein deux heures après l'ingestion du sulfate de quinine; le nourrisson, calme auparavant, éprouva quelques coliques une demi-heure après ; le lendemain, il y eut quatre heures d'intervalle, et l'enfant n'éprouva rien de particulier.

La mère prudente et bonne aura aussi pour elle-même la sévérité qui doit présider toujours au choix de la nourrice de son enfant; s'il le faut, qu'elle sacrifie sa tendresse, pour léguer à une autre des soins qu'elle ne prodiguerait pas sans danger ; la santé, le bonheur de son enfant, seront le prix de ce grave sacrifice.

PROPOSITIONS DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE.

I.

Dans une maladie dont la nature est inconnue, mais dont les manifestations sont graves, la médecine des symptômes me paraît préférable à l'expectation; j'ai eu à m'en louer dans le cas suivant, que j'ai observé à la Salpêtrière, pendant que j'y remplissais les fonctions d'interne :

Thérèse, infirmière, de quarante-six ans, habituellement bien por-

tante, sauf quelques attaques d'épilepsie assez rares, est prise, sans causes appréciables, dans la nuit du 27 au 30 août 1837, vers minuit, de coliques atroces, suivies immédiatement d'un dévoiement abondant, avec ténesme, de vomissements bilieux et verdâtres incessants. Vers une heure, un frisson glacial la saisit; des crampes dans les membres l'accompagnent, et tous ces phénomènes vont croissant jusqu'à quatre heures du matin. L'interne de garde est appelé; il trouve le pouls d'une ténuité extrême; les extrémités sont froides, les coliques violentes; il la fait couvrir de linges chauds, et ordonne une potion avec l'extrait résineux de quinquina. La première cuillerée excite des vomissements; les suivantes sont supportées. La malade se réchauffe, et à sept heures du matin, je la trouve dans l'état suivant : La chaleur est halitueuse; une sueur légère couvre la peau; le pouls, à soixante-quinze environ, est régulier, assez fort; les vomissements ont cessé; la diarrhée persiste; il y a aussi une vive sensibilité du ventre et une céphalalgie intense. Je fais couvrir l'abdomen de cataplasmes émollients, arrosés de laudanum de Sydenham; je prescris trois pots d'infusion de tilleul fortement édulcorés et additionnés de quelques gouttes d'eau distillée de fleurs d'oranger; la diète absolue, le repos au lit, et quatre demi-lavements de lin, avec dix gouttes de laudanum dans chacun; deux sont administrés le matin, à trois ou quatre heures d'intervalle, les deux autres, le soir. Si le froid menace de reparaître, je recommande de la couvrir de linges très-chauds. A sept heures du soir, je trouve la malade en bon état; aucun symptôme grave ne s'est manifesté; le lendemain, à la visite de M. Falret, la malade se promène dans les salles; il ne lui reste qu'un peu de sensibilité au ventre, et une assez grande lassitude; le 2 septembre, elle était à ses occupations.

II.

Le nitrate d'argent, dont M. le professeur Velpeau emploie la solution, avec tant de succès, dans la conjonctivite, peut aussi, appliqué

d'après la méthode de M. le professeur Sanson, rendre les plus grands services dans une kératite intense. J'ai vu trois fois cette cautérisation circulaire amener la résolusion de kératites jusque-là rebelles à tous les moyens.

III.

Dans l'opération de la cataracte, je préfère l'abaissement à l'extraction, comme méthode générale.

IV.

La mèche qu'on introduit dans la plaie résultant de l'opération de la fistule à l'anus, empêche, dit-on, les adhésions superficielles, en faisant cicatriser la plaie du fond vers la surface; je me demande si on n'obtiendrait pas plus sûrement ce résultat par une compression bien faite sur les parties divisées? Pourquoi un moyen si souvent efficace dans d'autres maladies, et dont M. le professeur Velpeau montre tous les jours l'immense application, ne rendrait-il pas ici quelques services?

V.

D'après Galien, les plaies du ventricule gauche du cœur sont ordinairement suivies de mort subite. L'observation que j'ai publiée, dans la *Gazette des Hôpitaux* du 12 octobre 1837, vient encore confirmer cette assertion.

VI.

Dans l'inertie de matrice, en vain combattue par le seigle ergoté, on doit se hâter de terminer l'accouchement par la version, ou mieux, par le forceps, si les circonstances le permettent.